Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **130** sur **130**

Nombre de pages: **130**

Notice complète:

**Titre :** Claudel présent / Louis Gillet,...

**Auteur :** Gillet, Louis (1876-1943). Auteur du texte

**Éditeur :** Éditions de la librairie de l'université (Fribourg)

**Éditeur :** W. Egloff (Fribourg)

**Date d'édition :** 1942

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (97-[1] p. de pl.) : portr. ; 19 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 130

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612807t](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612807t)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 16-Z-202

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb35472826k>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 26/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LOUIS GILLET

de l'Académie française

CLAUDEL présent

CLAUDEL présent

LOUIS GILLET

Je l'Académie française

CLAUDEL p resent

ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

FRIBOURG 1942

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright ~y Librairie de l'Université, 1942.

A

FRANÇOIS MAURIAC

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que vous IIvez écrit une ligne que vous IIvez peut-être oubliée. Elle me plaisait par un ton tranchant et absolu. Vous y Pllrliez des livres lui vous nourrissaient a vingt ans. La jeunesse Jonne souvent a une déclaration d'amour Pair J'une provocation : « Eschyle, la Bible et Claudel, Jisiez-vous, suffisaient a faire mon bonlteur ».

Voici quelques pages sur deux Jes auteurs qui jadis firent vos délices. Acceptez-les en témoignage de ma fidèle amitié et de notre attachement commun au grand poète que nous aimons.

L. G.

Montpellier, 25 mai 1942.

CLAUDEL présent

N

ous n'avons pas tant de sujets de bonheur.

C'en est un, en ces jours qui en sont telle-

ment avares, que l'existence de Claudel. Que de fois depuis nos revers, dans l'humiliation et l'éclipsé de la patrie, que de fois, pour me consoler, me suis-je retourné vers l'inébranlable poète ! Que de fois me suis-je répété : « Il est là ! Il respire encore », comme on constate sur l'horizon la présence d'une montagne qui calme et rassure le paysage, situe toutes choses autour d'elle, les range en place et à leur plan.

L'ouvrage dont il s'agit, Présence et Prophétie, auquel les pages suivantes voudraient servir d'in-

troduction, est le premier que Claudel ait publié depuis la guerre 1. Livre tout intemporel, du reste, composé de morceaux écrits déjà depuis longtemps et dont le plus récent, daté de 1936, est antérieur de trois ans aux derniers événements. C'est assez dire qu'il est totalement étranger au souci des choses présentes. C'est le journal d'un homme qui dételle, qui se retire des affaires et du tumulte de l'existence pour vaquer aux soins de son âme et dire son rosaire. « Livre difficile, veut-il bien m'écrire, échappé d'un monde inconnu ». Quel monde ? Le plus éloigné qui soit de notre monde moderne, de ses agitations et de ses vanités, de ses contestations, de ses procès, de ses convoitises, de ses rapidités : le monde de la méditation, de la vie intérieure, du mystère et de la prière.

« Le grand besoin de l'homme moderne, écrit Claudel, est la prière. » Pas le luxe, ni le bien-être

ni, comme on le croit, la possession des biens matériels : on le voit bien par le spectacle de ces millions d'êtres qu'un mot ou une idée (ou ce qu'ils prennent pour une idée) précipite au-devant de toutes les souffrances, sans aucun espoir de profit, comme s'ils étaient reconnaissants à qui les délivre du soin de trouver une utilité et un sens à leur vie. C'est ce qu'ont bien compris les grands meneurs de foules contemporaines : l'homme vit de passions plus encore que de pain. On ne s'expliquerait pas autrement la genèse et le pouvoir de ces mystiques nouvelles, de ces formes de l'enthousiasme et du délire collectif, de ces idoles ou de ces fables qui transportent aujourd'hui les masses. Ces mythes viennent combler la vacance des autels, distraire la soif des multitudes et tromper leur famine de Dieu.

Comment ne pas observer en passant que, s'il y a quelque part un effort religieux, un souci de four-

nir aux hommes l'aliment spirituel qui leur manque, c'est en France que se fait cet effort ? Aujourd'hui, comme jadis au siècle des cathédrales, c'est dans Gide, dans Mauriac, dans Péguy, dans Jammes, dans Claudel, dans vingt autres depuis Rimbaud, Verlaine et Léon Bloy qu'on reconnaîtra les voix religieuses de l'Europe, le tourment de la chrétienté.

De tous ceux-là, sans contredit, Claudel est le plus considérable. Enfermé dans sa solitude (mais quand n'a-t-il pas été seul, même lorsqu'il vivait dans le siècle), au sein d'une nature majestueuse, au bord du grand fleuve d'Occident qui roule du château des Alpes vers la Provence, il construit un pont sur l'abîme entre l'instant et l'éternel : il s'écarte des choses du jour pour ne plus s'occuper que de ce qui ne passe pas. Il semble un de ces souverains qui, ayant abdiqué l'Empire, consacrent leurs derniers jours à mettre un intervalle entre la vie et la tombe,

préparent leur éternité. Il fait son testament et prélude à la vie du Ciel qui l'aspire comme le Rhône est happé par la mer.

C'est la voie qu'il nous montre de tout temps, dans son œuvre entière : celle de l'oraison, de la grande vie contemplative. Non pas la rêverie, qui est quelque chose d'inerte et de passif, mais la prière, laquelle est aussi autre chose qu'une mendicité et une sollicitation sordide, mais la plus haute forme de la contiance et de la joie. C'est cela qui manque le plus aux pauvres esclaves que nous sommes. Débrayer, comme dit Claudel ou, comme dit Isaïe, retirer du milieu Je soi la chaîne (Is. 58, 8), suspendre la rotation à vide, la concaténation, le ronronnement mécanique de notre bavardage intérieur, arrêter ce moteur déréglé qui bafouille, faire taire les grenouilles de la rive et le coassement du marécage : faire silence, échapper au temps, à l'incohérence des faits et du

hasard, au chaos des événements, se guérir des faux intérêts, dissiper les alcools impurs et les mauvaises ivresses, c'est la première libération, la condition indispensable et le bienfait de la prière.

Notez qu'il ne s'agit ici nullement d'évasion. Depuis vingt ans, toute la littérature n'est qu'une déroute, une débandade ; ce ne sont que voyageurs traqués qui cherchent un alibi et s'appliquent à brouiller leurs pistes, comme des enfants qui ont peur et tremblent d'être pris au piège.

L'affreuse expérience de la guerre, le souvenir de sa contrainte et de sa loi de fer, font assez comprendre cette détresse de fugitifs. Je me souviens que dans les débuts de la bataille de l'Yser, après les premiers engagements qui m'avaient vivement excité par leur nouveauté, me trouvant en réserve avec mes hommes pour une attaque, je me promenais dans un champ clos d'une haie derrière un petit bois, et songeais

tout à coup que je n'avais plus le droit de dépasser le coin de cette haie: j'avais cessé de m'appartenir. J'allais de long en large, en me répétant comme un refrain :

« Je suis un prisonnier. Un prisonnier de guerre ! » Cette idée me saisit. J'avais, pour combien de temps ? aliéné toute liberté. Je ne dépendais plus de moi-même. Impossible de faire un mouvement qui ne Iut rA pas commandé. Je n'étais qu'un rouage dans une machine. Je considérais mon malheur, quand je vis soudain qu'il n'existait plus et se changeait réellement en une cause de bonheur. En perdant mon indépendance, je déposais toute inquiétude. Après un instant de colère, la paix me revint tout à coup. Je n'avais plus qu'à obéir: le choix ne me regardait plus. Bon débarras ! pensai-je. Ce qui m'arriverait devenait secondaire. Toutes ces réflexions se succédèrent en un moment. Je me dis : « Eh bien !

me voici donc entre les mains de Dieu », et j'éprouvai un grand repos.

Que le monde soit une prison, ce n'est pas une pensée très neuve. Prisonniers, nous le sommes tous ; prisonniers de nos habitudes, de nos préjugés, de nos vices, de notre situation, de notre hérédité, et d'abord de notre corps lui-même, la première de nos servitudes. Mais le vrai mur de notre prison, c'est encore cette paroi mentale sur laquelle se peignent nos représentations, cette muraille de Chine, cet écran de mots, de désirs, d'illusions, de conventions, de haines, de terreurs, de cauchemars que nous portons partout avec nous et qui nous cache la réalité, d'autant plus que nous le confondons avec elle. Nous sommes dans la caverne et nous voyons les fantômes de la caverne. Hors de ce cachot-là, pas d'évasion possible : ou plutôt, il n'y en a qu'une, qui consiste à le transcender. Comme pour Saint Pierre-

aux-Liens, il faut que les grilles s'ouvrent d'elles-mêmes, que les murailles s évanouissent : alors on se trouve dehors, par le chemin des anges. On reprend le contact avec les créatures. L'édifice artificiel qui nous séparait de la vérité disparaît : on retrouve le monde du Bon Dieu.

C'est ce qu'opère en nous la prière, et c'est ce que peut également, parfois, la poésie. C'est ce que Claudel fait pour nous depuis un demi-siècle avec un merveilleux bonheur et un incomparable génie. Il rétablit la communion, il nous met en communication directe avec la vie : pour lui, les choses ne sont pas muettes, il entend le latin de l'oiseau et le langage de la fleur. Il sait ce que veut dire chaque créature en son ramage; toutes lui parlent comme au matin du monde, lorsque la création sortait des mains du Créateur, et que le premier homme les nommait une à une pour la première fois, et

que toutes ensemble, dans leur fraîcheur, s'unissaient en un cantique de louanges. Rien n'est plus vieux qu'en ce temps-là, rien n'est usé, rien n'est tari, si nous conservons la pureté et l'enfance du cœur. Le Poète est celui qui perçoit à travers toutes choses le message de la divine tendresse et de l'amour qui les a faites. Voilà longtemps qu'il sait que le monde est un merveilleux livre d'images, un alphabet, une proposition où il n'a qu'à déchiffrer partout le nom de la divinité. Il se promène dans son jardin en regardant ses plates-bandes comme M. le curé en lisant son bréviaire: au lieu d'écouter la radio, les nouvelles de la guerre et de la politique, les reflux des armées, les épisodes de la « saison » militaire, il épie le communiqué des tilleuls et des acacias, le signal des anémones, la clochette de Pâques du muguet, les dernières nouvelles du Bon Dieu. Il contemple, herborise, s'arrête devant chaque détail.

On le voit faire sa palette.

« Pas les épines qui me défendent, dit la rose, c'est mon parfum. »

« Cette nuit, il a plu du vin, j'en suis sûr : les roses ne cessent pas de parler. »

« Avant que le premier éclair ait pris une photographie de toute la terre... » — « Derrière la ligne atra- menteuse des montagnes, il ne cesse de rouler un tonnerre sombre.» — « La rose n'est que la forme un instant tout haut de ce que le cœur tout bas appelle ses délices. » — « Une pivoine aussi blanche que la rose est rouge.» — « Nous ouvrons les yeux, et la rose a disparu: nous avons tout respiré 2.»

On voit fonctionner ici, à l'état pur, le prodigieux appareil à enregistrer des sensations, à saisir des rapports, à percevoir des sens secrets; chaque chose apparaît à la fois dans son être et en même temps comme signe et comme parole d'un langage, ou

comme émission d'un sens et d'un mystère. On songe à ces peintures chinoises où une branche de pin, une toufle de bambou se présentent, on ne sait comment, non pas comme des fragments détachés et coupés de leur tige, mais comme des appels et des gestes de l'invisible, de même qu'une main dont nous ne verrions qu'un seul doigt annonce la présence . d'une personne qui, derrière la porte, nous fait signe et nous invite à passer le seuil.

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre comment, pour le Poète, toutes les choses se relient, comment elles s'organisent, sont toujours prêtes à entrer dans un nouveau discours, ou plutôt dans un même concert. Ce ne sont plus les choses telles qu'elles nous apparaissent, dans les formules toutes faites et les catégories de notre langage mort : le Poète les recrée à l'état de perpétuelle naissance, comme des inventions toutes neuves de ce matin,

susceptibles des ressources, des rencontres, des surprises, des relations les plus imprévues, dans une sorte de monde-enfant plein de merveilles, où les éléments nouent et dénouent leurs rondes et nous éblouissent par leurs mariages inattendus et fulgurants. De là cette poésie qui ne cesse de nous surprendre par les escarpements de ses allures et par la brusquerie de ses rapprochements, par la rupture de la syntaxe, le déchaussement des objets, arrachés de leur gangue et de leurs liens ordinaires pour des accouplements subits. Cela suppose premièrement une explosion de tous les systèmes, une dislocation des apparences, de tout ce dur contexte que nous appelons le réel, qui libère les choses et les rend perméables, disponibles pour des affinités nouvelles et des épousailles gratuites.

« Composer, dit Delacroix, c'est associer avec puissance ». Peut-être préférera-t-on l'expression de

l'enfant Mozart lorsque son père lui mit les mains sur le clavier et qu'il se prit à essayer de réunir sur les touches « les notes qui s'aiment ». Il s'agit de découvrir entre les choses des puissances d'amour, ce qu'elles tiennent toutes de cet Amour central et de ce feu créateur d'où elles tirent leur origine. C'est pourquoi la langue de Claudel est elle-même toujours une langue en fusion, hors de toutes nos locutions figées et stéréotypées, et son œuvre aussi, à l'exemple de 1' oeuvre divine, une intarissable création, où s'exprime le bonheur « de mettre beaucoup de choses ensemble », la joie de l'unité et « la passion de l'Univers » .3

Mais ce n'est pas le lieu d'entreprendre une étude sur la Prière de Claudel, comme M. Albert Béguin vient de nous donner avec tant de profondeur une esquisse excellente de la Prière de Péguy 4. On s'apercevrait que le point de départ chez celui-

ci est le scandale de la damnation (temporelle ou intemporelle), la révolte contre l'Enfer (social ou éternel) qui lui paraît le grand obstacle à la charité, du moment qu'il y a « des élus » et d'autres à jamais exclus, et que c'est là ce qui a si longtemps arrêté dans sa gorge ces paroles du Notre Père : « Que votre volonté soit faite ». Littéralement, ces mots l'étranglaient. Tout tourne, chez Péguy, autour de ce problème du salut, de l'espérance et du désespoir. Cette séparation que Péguy limitait à l'état des damnés, Claudel ne la souffre pas davantage entre toutes les autres créatures: il ne peut pas prendre son parti d'une nature divisée, disparate, décousue, qui ne serait pas un Tout homogène, où toutes les choses ne se donneraient pas les mains et ne seraient pas des sœurs, filles d'un même Père : il bouscule les frontières, il supprime les barrières, il établit entre tout ce qui est une vaste circulation. Chaque être

a son rôle dans l'ensemble et sa voix dans le chœur, et l'Enfer lui-même, à sa place, est une condition de l'équilibre et une note de l'harmonie 5.

C'est dans le même esprit que Claudel aborde la Bible comme une autre Ecriture et une autre Révélation. Puisque le morceau qui va suivre est consacré à ce sujet, inutile de m'en expliquer davantage. Afin d'éclairer sa lecture, il apporte la nature entière : il y met sa vaste expérience, tous les souvenirs de ses courses, tous les paysages de sa mémoire, tantôt le Mississipi, tantôt le désert de la Chine, tantôt la Touraine ou la Beauce, tout y va, tout est bon qui peut servir d'illustration. Il y a toujours dans Claudel cette sensation de plein, de compact, de total, où rien ne sonne le creux, où tout roule ensemble, avec l'ample mouvement d'une vague et ce bruit des grandes eaux. Il confronte, il confère son monde intérieur avec celui de l'auteur sacré,

sans séparations, sans distinctions de lieux ni d'époques, interpellant pêle-mêle Louis XIV et Napoléon, Achaz, Achab, Sennachérib, les Pharaons, les faisant comparaître à sa barre comme des témoins ou des sujets dont il dispose au nom de l'absolu, mobilisant la biologie, la physique, l'astronomie, jusqu'aux plus récentes découvertes de l'électro-chimie au service de son exégèse ou au secours de son lyrisme, appelant la féerie de l'outillage moderne en confirmation de la Vision d'Ézéchiel et de l'Apocalypse du vieux prophète hébreu.

Pour lui, nul hiatus, moins encore de contradiction entre le monde de la nature et le surnaturel. Tout est donné ensemble et fait partie du même dessein. Chaque page que nous déchiffrons au Livre de la nature nous permet d'avancer d'un pas dans le mystère de la Création et dans l'intelligence des choses révélées. Le Poète ne retranche rien de lui-

même ni du réel, sûr d'avance que tout se résoudra dans une consonnance finale. Mais plus encore que ces magnifiques démonstrations du visionnaire, on aimera sans doute certains cris de tendresse, certains sanglots, certains accents où l'homme laisse parler son cœur: comme le passage sur Notre Père, le Père de l'Enfant Prodigue, de qui nous savons trop, dit-il, que « quand nous nous jetterons dans ses bras, ses yeux ne pourront lui servir qu'à pleurer », ou ce commentaire au divin : « Tenui eum nec âimittam » de la Sulamite (le pécheur embrassant le Sauveur sur la Croix) : « Comment ferait-il pour partir quand nous lui tenons les pieds? »

Ce sont là des traits, il faut le dire, comme il n'y en a pas de plus bouleversants chez une sainte Thérèse ou un saint Jean de la Croix. Pour ceux qui ne sentiraient pas cela, je les plains. « Lingua Amoris cœteris barbaray la langue de l'amour est de

l'hébreu pour les cœurs secs ». Quel trésor, quel écrin d'images le vieil enchanteur sait extraire de l'antique bouquin et rapporter comme des bijoux qui lui ruissellent entre les doigts! Il s'avance comme un mineur qui exploite un filon dans une montagne abandonnée et y découvre de nouvelles richesses. Il y a quelque chose de grandiose dans le spectacle de ce vieil homme qui (à l'heure où le monde jette l'anathème sur Israël et en fait le bouc émissaire de ses malheurs et de ses péchés) s'avance seul sur le Sinaï pour écouter la parole de Jéhovah et frappe, comme Moïse, le rocher aujourd'hui déserté, d'où jadis s'épanchaient sur les âmes des fleuves de beurre et de miel.

Oui, livre vraiment d'un autre monde, éloigné de toutes nos passions et de toutes nos démences, à mille lieues de nos désordres, de nos fièvres, de nos ambitions et de nos désastres, où le Poète nous ensei-

gne à joindre les mains, à nous recueillir en nous- mêmes pour y retrouver Dieu et à faire notre prière. Il nous rapprend les voies de l'adoration. Non pas qu'en se tournant vers les choses du Ciel, il oublie celles de la terre. Il n'est nullement étranger au deuil de la patrie. Sa sérénité indomptable n'est ni de l'insensibilité ni de l'indifférence. Il partage les angoisses et les peines de ses frères.

Il n'est pas absent, comme l'homme de Weimar, des misères de son peuple; sa retraite n'est pas un Olympe et un refuge contre la pitié. « La prière est ma grande ressource, m'écrivait-il dans une de ses dernières lettres, et j'ai le sentiment, en priant, de faire quelque chose d'effectif et d'efficace ». La prière, pour lui, n'est pas une fuite devant la vie : elle devient un élément positif du réel; elle est acte, elle entre comme une puissance active au sein des composantes où s'élaborent les décisions et les juge-

ments de Dieu. Le Poète ne dit plus seulement Fiai voluntas, il aide la volonté divine. Dans la balance où d'autres jettent l'épée, il jette, lui, dans l'autre plateau sa prière, c'est-à-dire sa personne, sa ferveur et son poids tout entier, et pense rétablir l'équilibre. Ainsi, dans la plaine de Rephidim, lorsque Moïse, sur la colline d'Horeb, élevait la main, Israël était le plus fort, et quand la main retombait, Amalek prenait le dessus (Ex. XVII, 12). Qui dira qu'un homme à genoux est inutile et que Dieu n'est pas forcé de tenir compte de nos prières?

Ainsi, au terme de sa carrière, on imagine Claudel faisant ce qu'il a fait toute sa vie d'Ambassadeur, promu par un avancement suprême au rôle de délégué du Maître des maîtres; comme il servait d'intermédiaire entre deux gouvernements, chargé de faire comprendre à une puissance étrangère les sentiments de son pays et réciproquement de se faire chez nous

l'interprète de la Chine, du Brésil ou des Etats-Unis, ou comme il écrivait pour notre usage la Connaissance de l'Est, afin de nous rendre claires certaines notions sur l'Empire du Milieu, il cherche à nous instruire maintenant sur cet autre Royaume qui n'est pas de ce monde et que pourtant nous portons en nous. Il négocie notre passage et renouvelle notre pacte avec le Créateur. Il nous apprend le secret de nous rendre éternels. Entre notre patrie de la terre et notre patrie céleste, ayant un pied dans chaque pays, il est le truchement qui les relie l'une à l'autre et dont la mission est de nous révéler et de faire lever, dès ici-bas, par la prière et par l'amour, les semences du royaume de Dieu.

CLAUDEL et la Bible

1

D

EPUIS sa conversion (Noël 1886), c'est-à-dire depuis cinquante-six ans, il ne s'est pas passé de

jour que le Poète des Vers d'Exil n'ait donné quelques instants à la lecture des Livres Saints6. A travers toute son existence, dans sa carrière vagabonde de Consul et d'Ambassadeur, à Rome, à Chang-Haï, au Brésil, à Tokyo, ce Livre est demeuré son compagnon et son viatique. Rien n'a pu le distraire de cette étude assidue; il la transportait avec lui, comme un moine en voyage emporterait son cloître. Aujourd'hui, dans sa retraite de Brangues, au bord du Rhône, le seul livre qu'on voit sur sa table de travail est un exemplaire usagé de la Concordance, répertoire de la Vulgate dressé par les Révérends Pères jésuites :

exemplaire en loques, fatigué par une main quotidienne et dont l'aspect ressemble au bord d'un abreuvoir piétiné par la soif des bêtes. Entre les pages du texte, le Poète voit défiler tous les paysages de la terre, des murailles de Pékin aux plaines du Mis- sissipi, des Pyramides d'Égypte aux gratte-ciel de New-York; il n'a qu'à ouvrir le volume pour y reconnaître à mesure tous les décors de son passe. Ce Livre, c'est sa vie.

Voilà bien des années que l'auteur, revenu de ses courses, ne fait plus autre chose que d'interroger le texte sacré et de lui demander le sens de sa destinée. Retiré de la vie active, il consacre les jours que le Ciel lui accorde à la Contemplation. Il se prépare à voir face-à-face son Créateur. Renonçant à toute vanité, abdiquant son oeuvre personnelle, il ne veut d'autre gloire que celle d'épeler à son tour l'ouvrage divin et de déposer sa glose dans les marges d'Isaïe

et de Daniel. Il se réduit au rôle d'exégète et d'annotateur. Il ne veut être que celui qui aura fait un commentaire 7. Il vient d'en écrire un (et même deux) sur YApocalypse : c'est tout ce qu'il concède aux événements du jour. Dans ce temps qui expulse Israël et qui vomit Moïse, il est le diacre, ou plutôt le sous-diacre que nous voyons à la droite de l'autel portant pieusement, après l'avoir baisé, le Livre entre ses mains, et l'offrir, ouvert sur sa poitrine, comme sur un pupitre vivant (un de ces beaux lutrins de bronze ou de bois en forme d'aigle), à la lecture de l'officiant. Ou encore je songe à ces peintures de la Renaissance, tel le beau Carpaccio de Saint-Georges-des-Escla- vons ou l'estampe de Durer, où l'on voit saint Jérôme, dans son éternité, occupé à traduire la Loi et à conférer les Septante avec l'original hébreu. Ainsi il apparaît aujourd'hui, hors du siècle, absorbé dans la même opération unique, qui est de mettre en communica-

tion deux mondes, de nous aboucher avec Dieu, d'établir un pipe-line entre nous et les sources du Sinaï, comme saint Jérôme jette une arche entre l'Orient et l'Occident, entre la pensée hébraïque et la latinité: fixé volontairement et d'une manière définitive dans la même attitude solennelle et monumentale. Et il n'y manque même pas le lion qui sommeille comme un chien de garde à ses pieds et parfois secoue sa crinière et relève le mufle pour gronder.

De ce travail, qui est devenu la grande affaire de son existence et comme sa respiration même, de cette végétation, de cette forêt de pensées accrochées aux flancs du Livre immense et que nous ne connaissons encore que par lambeaux, voici que le Poète détache quelques pages en guise de préface ou

d'introduction. C'est une suite d'essais, de chapitres épars, de coups de sonde donnés en divers endroits de l'Écriture, comme un prospecteur à la chasse d'un filon ou d'une nappe souterraine attaque une montagne de plusieurs côtés à la fois. Livre entièrement intemporel, quoique d'une actualité puissante (qui n'est autre que la revendication des droits du spirituel, l'actualité de l'Eternel), composé de cinq ou six morceaux d'étendue et de nature différentes, datés de Tokyo, de Francfort, de Washington, jalonnant depuis trente ans les étapes de la vie nomade du voyageur, et montrant d'autre part, dans ses migrations, la continuité d'une préoccupation toujours tournée vers le même objet 8. Dans tous ses postes, en effet, à travers tous les intérêts et toutes les charges de sa fonction, le Poète s'est toujours réservé, je l'ai dit, quelques quarts d'heure de sa matinée pour se recueillir et faire oraison.

C'est le recueil, ou plutôt l'extrait de ses pensées du réveil qu'il a jugé bon de livrer aujourd'hui au public.

Nous avons ici, par fragments, le journal de la réflexion intime du Poète, son tête à tête ou son dialogue avec son livre de chevet, les méditations, les exercices, en un mot la prière de Claudel. « Sans la prière, m'écrivait-il, je crois que je mourrais. » On a écrit des livres sur Lamartine (ou Hugo) et la Bible. Il est vrai que ces grands poètes en sont tout imprégnés. Sans la Bible, pas plus Hllrmonies que de Contemplations ou de Fin Je Satan. Mais la Bible, pour le romantisme, est moins un monument de la foi qu'un mythe pathétique, un modèle littéraire. Elle n'est, comme la cathédrale, qu'un temple du passé. Pour Claudel, elle est Vérité, elle est vie. Elle est substance et aliment, nourriture, pain de tous les jours. Elle est le Livre que l'Archan-

ge de la vision de saint Jean tend à l'Apôtre en lui disant : « Prends et mange », et que le chrétien ne se lasse pas d'absorber et de mastiquer pour se l'incorporer et se le convertir en sang, en moelles et en chair.

Du reste, quoi de plus injuste que de prétendre, comme on le fait souvent, que l'Eglise interdit, ou du moins décourage l'étude de l'Ecriture, quand toute la tradition des Pères est fondée sur la parole divine et que cet enseignement a passé dans le catéchisme et forme la matière de l'imagerie de nos églises, dont on a dit qu'elles sont une « Bible de pierre » et le « livre de ceux qui ne savent pas lire ». M. Paul Claudel, quand il lit la Bible, ne fait que reprendre son bien et rentrer dans son héritage. Il s'en est tellement nourri, il l'a tellement épousée que son style en est comme pétri et que les expressions et les citations de la Bible se pressent dans

sa mémoire et semblent faire partie naturellement de son texte : elles en sont inséparables, elles appartiennent au même tissu. On ne discerne plus la couture. Bossuet seul, sans doute, a chez nous ce privilège d'insérer dans sa phrase les joyaux de la reine de Saba et de le faire impunément, sans que le bijou troue la page et qu'il en résulte aucun hiatus et aucune déchirure.

Ai-je besoin d'ajouter que, pour ce lecteur catholique, tout le travail de ce qu'on appelle la critique des textes, la science philologique est non avenu, n'existe pas ? L'école de Tubingue et l'école hollandaise, David Strauss, Renan, Harnack, von Manen, Loisy, Pierson, Loman, Albert Schweitzer, Waitz, Steck, tous ces gratteurs de mots, ces dépe- ceurs de textes, ces rongeurs de choses saintes, sont exactement à ses yeux comme s'ils n'étaient pas. Ce n'est pas à lui qu'il faut parler du premier et du

second Isaïe, de l'Epître apocryphe de Jacques, du pseudo-Aréopagite ; pour lui, le Denys des Actes et l'Apôtre des Gaules ne font qu'un, qui se confond encore avec l'auteur du traité de la Hiérarchie des Anges. Ne lui dites pas que le Cantique pourrait être autre chose qu'une allégorie pleine de secrets et ne serait en réalité qu'un charmant intermède, une délicieuse saynète érotique et nuptiale. L'histoire, cette conquête du XIXe siècle, cette muse orgueilleuse de la pensée moderne, qui prétend faire entrer la Bible sur le plan des documents humains et n'y voit qu'un livre ordinaire, comme le Rig-Veda ou le Zend-Avesta, lui est à la fois en mépris et en détestation. Il ne veut rien savoir de cette engeance stérile, incapable de créer et qui ne sait que détruire. Cette fin de non-recevoir, ce « non » massif et absolu opposé à l'enfant chérie des marottes du siècle (je corrigerai tout à l'heure, car il s'en faut que Claudel

mésestime la science), cette façon de tourner le dos aux idoles du jour, est déjà un spectacle imposant. A en juger par ses résultats et par l'inconstance de ses acquisitions, il se pourrait, en effet, que l'histoire, dont nous sommes si fiers, fût la dernière des vanités. Dans l'ordre de nos connaissances, c'est celle qui approche le moins de la vérité. C'est la plus inutile et la plus incertaine, la plus variable, la plus fragile de toutes nos curiosités, la moins digne du nom de science. Pour le Poète, enfin, il n'y a pas d'histoire: Valéry pense là-dessus comme Claudel. Que nous importe la succession ? Que change-t- elle aux seuls rapports qui comptent, les rapports de grandeur? A quoi bon s'occuper de toutes ces choses en fuite et nous intéresser à « ce qui n'a pas de nécessité »9.

Le Poète s'établit dans la catégorie de l'immuable. Il pense, non à ce qui se dérobe et s'échappe,

non à ce qui a peut-être été, mais à ce qui est. Il ne s'occupe pas de l'instant, du fugitif et du fortuit. Il habite. Il demeure. Le fait est qu'il y a dans les^çxtes bibliques un pouvoir de présence, une autorité inu^\ sable, une énergie toujours active et qui semble échapper à toute dégradation: leurs accents nous saisissent toujours ; ils arrachent indéfiniment des échos dans nos âmes : ils nous remplissent de stupeur par la violence de leur clameur et par la véhémence de leur vocifération. Ils s'appliquent, ils valent aujourd'hui comme hier. C'est le cri infatigable de la plainte, du repentir, de la misère, de l'espérance. Aucune voix humaine n'a parlé ce langage qui vient à nous du fond des siècles comme une tempête de colère, de révolte et d'amour, le son de la trompette qui renverse les murs de Jéricho. Personne n'a écrit de ces mots impérissables, d'une portée qui dépasse tous les idiomes mortels :

C'est vraiment la parole qui ne passera pas. Que ce Livre extraordinaire doive être tenu pour inspiré, c'est un article de foi pour toute la tradition chrétienne : l'Eglise l'a toujours pris pour une dictée de Dieu et une communication expresse de l'Esprit Saint.

C'est une vue constante de la théologie depuis les temps apostoliques, de chercher des rapports, une continuité entre les deux parties de cet ouvrage sublime. Chaque personnage de la Bible, chaque trait de l'Ancien Testament n'est que la préfiguration d'un geste du Nouveau. Claudel est pénétré de cette vérité, accueillie sans trouble par le moyen-âge, et qui constitue le fond de son symbolisme. Il pense sur ce sujet comme les Docteurs et comme les Pères, n'éprouvant aucune fausse honte, aucun respect humain à marcher à la suite de ces maîtres grandioses, moins décriés encore qu'ignorés de notre monde

moderne, au grand dommage et au détriment de la vie spirituelle. Il n'est pas de ceux qui renient ou qui désavouent leur drapeau. Vous ne le verrez pas rougir de saint Thomas ni faire des excuses pour saint Bonaventure.

Il tient intrépidement pour ces géants de l'esprit, en face des pygmées de la science laïque. Il se range au pied de la chaire et prend sa place dans le choeur. Il va sans dire que pour lui le système des « figures » n'offre pas de secrets. Il se débrouille à ravir dans ce langage de signes et dans cet alphabet où il faut, à chaque mot, épeler le nom de Jésus. Mais ce n'est là, à ses yeux, que le B A du métier. L'interprétation classique ne lui suffit pas. Il ne se croit pas défendu d'y ajouter du sien et de la prendre pour le point de départ de nouvelles investigations et de nouvelles découvertes. C'est ici qu'il nous faut redoubler d'attention et que le livre dont nous par-

Ions nous apporte, à le bien prendre, des lumières décisives. L'auteur lui-même y attache une importance considérable et n'est pas loin de le regarder comme une de ses œuvres capitales. Il ne faut pas se tromper à son apparence décousue. Sous la forme de cinq ou six morceaux et de fragments sans lien, c'est une suite d'essais, une série de points de vue où l'auteur définit l'ensemble de sa pensée ; c'est un trousseau de clefs qui nous ouvrent les portes de son univers intérieur, et qui, tout en répudiant la marche d'un discours, pourrait s'intituler de véritables Prolégomènes ou une Initiation à la Méthode de Claudel.

II

Le premier postulat, qui fait l'objet des deux premiers morceaux, ce n'est pas seulement l'existence de Dieu, chose qui ne fait pas de doute pour la foi, ni sa nécessité (sans laquelle rien ne tient plus et l'univers entier devient inintelligible), c'est la connaissance que nous pouvons en avoir, c'est l'idée que l'infini peut nous être perceptible, que le non- créé est saisissable pour la créature, que l'atome peut prendre conscience du Tout et la goutte d'eau de l'Océan. C'est la pensée que cet être borné, avec toutes ses misères, n'est pas incapable de Celui qui seul mérite le nom d'Etre, qu'il existe un rapport entre ce que nous sommes et la Toute-Puissance.

La voie de cette connaissance est double, à la fois externe et interne ; il y a deux chemins, l'un du dehors, l'autre du dedans. C'est comme un texte écrit à la fois tutus et extra, comme sur le recto et le verso de la même page, dans les choses et en nous-mêmes. Car Dieu n'est pas absent de sa Création. Il est dit qu'il ne s'en est pas complètement retiré : il y demeure, malgré son retrait, de la même manière que l'artiste demeure présent dans son ouvrage. L'ouvrage se détache de l'auteur, c'est sa condition d'existence : mais, quoique séparé, conserve quelque chose de Phidias ou de Michel-Ange.

A cet égard la nature entière, dit Claudel, est une publication. N'est-t-il pas écrit que les cieux publient la gloire de Dieu? Il y a là aussi une révélation, comme si Dieu, pour se manifester, s'était servi d'une double « écriture » ou d'une double édition de ses actes, celle de la nature visible et celle

des Livres saints, celle du monde sensible et celle de la Bible. C'est le même texte en deux états, le même poème en deux langues. De là tant de correspondances qu'on sent courir de l'un à l'autre, tant de relations qui restent à découvrir et qui se révèlent peu à peu à I'oeil de l'interprète. Et quoi d'étonnant qu'il en soit ainsi, s'il est vrai que la création est l'oeuvre du Verbe et qu'elle est fille de la parole.

Tout cela, bien entendu, ne se démontre pas. Dieu ne se prouve pas. Pour le Voyant, il se constate: il n'est pas l'objet d'une spéculation de l'intellect, mais de l'intuition directe et d'une prise du sentiment. Ceci ne peut faire la matière d'aucune controverse : c'est un fait qui se présente avec le caractère d'une illumination. Pour qui l'a une fois éprouvé, et Claudel est de ceux qui ont eu leur éclair, leur sillon de feu en un moment sur le chemin de Damas

(pour lui, ce fut à Notre-Dame, près du premier pilier en haut de la nef, à gauche), il s'agit d'une expérience qui comporte la certitude d'une évidence indiscutable. L'existence de Dieu lui est donnée d'une manière plus sûre, plus immédiate, plus positive et plus solide que la notion même de sa propre existence.

C'est lui-même plutôt, qui deviendrait pour lui- même relatif et précaire, douteux, problématique : c'est lui qui se sent irréel en face du seul Réel, de la Réalité absolue. C'est en elle seule, désormais, qu'il trouve son point d'appui, sa consistance, son unité personnelle et celle de toutes choses.

Du même coup se trouve fondé le moi et le non-moi, le « Je» » et l'Univers. Ils font partie du même ensemble et relèvent du même dessein. La nature n'est pas un bazar, une pacotille hétéroclite, une camelote d'articles pêle-mêle et au petit bonheur

dans le déballage de la hotte d'un colporteur : tout se tient dans la Création, tout est d'un seul tenant. Tout appartient au même texte et à la même architecture; tout répète le même énoncé et articule, murmure ou balbutie le même nom qui est Sanctus, San ctus.

Il ne s'agit pas là, encore une fois, d'un théorème à établir, d'un argument à soutenir, mais. d'une proposition à lire: la partition est là, nous n'avons qu'à la déchiffrer. Pas d'autre peine à nous donner que d'ouvrir simplement les yeux et de nous purger les oreilles, de faire silence en nous à tout ce qui empêche d'entendre et à tout ce qui n'est pas en nous le langage intérieur et la présence du Créateur.

J'ai honte de redire si mal ce qui a été dit tant de fois et ce que M. Paul Claudel a exprimé lui- même d'une manière si magnifique. Mais j'ai hâte d'arriver, sur ce chapitre de la connaissance, à la

partie la plus originale de la méthode de M. Paul Claudel, sinon de ses idées, et à ce morceau singulier auquel il n'a pas craint de donner le titre énorme de la « Sensation tlu âivin ». C'est peut-être une des pages les plus révélatrices de M. Paul Claudel et qui nous éclairent le mieux sur la nature de sa pensée.

Il y a dans la famille chrétienne deux races ou deux écoles; ou plutôt, il y en a une qu'on peut appeler la race héroïque ou la race des saints et qui s'oppose au reste du troupeau: c'est celle des purs et des parfaits, des pénitents, des mortifiés, celle des Thérèse et des Augustin, qui rejettent une fois pour toutes le monde des sens, meurent à la vie présente et se plongent en Dieu, les yeux fermés,

refusant de connaître désormais autre chose10. C'est la race de ceux à qui la terre pèse comme le couvercle d'un tombeau et à qui la chair qu'ils traînent n'est qu'un embarras, un bagage, un fardeau inutile ; ceux qui soupirent comme le psalmiste : « Oh ! qui me donnera les ailes de la colombe, pour que je m'envole et me repose ailleurs ? » ou qui murmurent avec saint Louis de Gonzague : « Quant sortlet mihi terra, Jum cœlum aspicio ». C'est la race de ces ennuyés de la terre qui n'aspirent qu'à la délivrance et dépouillent dès ici-bas tout le faix encombrant et la gêne de la matière. Cette voie ascétique paraît d'abord la plus tentante ou du moins la plus rapide aux yeux des commençants. C'est elle qui séduit inévitablement le néophyte. M. Paul Claudel en fit lui -même, à ses débuts, chez les Bénédictins de Li- gugé un essai malheureux, dont Huysmans fut témoin et qui se solda par un échec.

Ce fut là, sans doute, pour lui une humiliation et un drame, drame dont il ne nous a jamais fait la confidence directe, mais dont l'angoisse se retrouve aisément dans les personnages de son théâtre, du Partage de Midi au Soulier Je Satin. Il lui fallut du temps pour prendre son parti de lui-même. Comment se résoudre à immoler tant de choses si belles, à faire ce carnage et ce brûlement des vanités? Le sacrifice était trop dur. Comme il l'écrit dans une des plus belles « proses » qui lui soient échappées, son Ode Jubilaire pour le sixième centenaire de Dante :

« C'est difficile pour César de licher le monde, et c'est plus difficile encore pour un poète,

« Celle écriture du monde, la lâcher avant lue tu n'aies tout pris,

« Car le monde a commencé sans toi, mais sans toi, tu sais qu'il ne pouvait être fini... » 11

Cri touchant, aveu passionné d'une nature immense et d'une âme de désir, à qui il ne faut rien moins que la possession du monde et qui ne peut s'en passer et qui le regarde comme son empire et sa propriété.

« I(éunis mystérieusement, poète, ces choses lui gémissent d'être séparées...

« Prends toutes les créatures de Dieu avec toi, prends le monde pour y retrouver

« Mon nom lui est Béatitude ! » 12.

Il y a en effet chez M. Claudel quelque chose de si total, de si compact, de si global, il y a dans sa personne et jusque dans son aspect ou, comme dit le peuple, dans son coffre quelque chose de si volumineux (Mon Dieu ! il n'y a qu'à le voir : j'aurais dû commencer par là) qu'il lui est bien difficile

en effet, de souffrir une mutilation. Le caractère de son génie, comme de son tempérament, c'est la plénitude, c'est l'ampleur, c'est ce qu'on ne peut définir que par les mots de masse et de somme: c'est la rondeur et le poids d'une tour, le cylindre d'une meule, le plein des gerbes d'une grange. Sa nature a horreur du vide. Ce n'est pas lui qui reprocherait à la création, comme le Théoctiste des Dialogues philosophiques ou le Peer Gynt d'Ibsen, de ne pas être économe : pour lui, il se réjouit de la multitude des créatures, et il n'y en a pas une de trop ! Il ne dira jamais : « Assez ! » au Créateur 13.

Il n'exclut rien, ne renie rien. Il ne se mêle pas de choisir, de proscrire et d'éliminer dans l'oeuvre divine. Il est tellement concret et tellement charnel, il est si puissamment attaché à la terre, ce chrétien, en robuste Champenois qu'il est, de Fère-en- Tarde- nois (comme ces églises de son pays dont le clocher

ne jaillit si haut que parce que leurs fondations s'enfoncent dans le sol) qu'il ne conçoit rien sans un corps, ne fût-ce que le corps sonore, la goutte mélodique, l'individu chantant d'une note de musique 14.

Je lui ai entendu conter qu'ayant à écrire sa fell1me d'Arc pour Mœe Ida Rubinstein, il était prêt d'y renoncer, quand un jour, dans le train qui le ramenait à Bruxelles (où le diplomate achevait sa carrière) il imagina le mouvement d'une captive attachée au poteau et qui fait le signe de la croix avec ses mains chargées de chaînes : ce geste, cet effort physique engendra tout le poème et la vision de la martyre qui, au dernier moment, voit se dérouler à rebours le tableau de sa vie, remonte, à l'instant de mourir, en arrière jusqu'à son enfance, aux cloches de son village, aux Voix des saintes amies qu'elle écoutait sur la prairie 15.

Au temps de ma jeunesse, nous nous enchantions d'une phrase tirée, je crois, de Platon : « Il faut aller au Vrai avec toute son âme ». Ce mot d'idéaliste, qui sent plutôt, entre nous, son Cousin que l'auteur du Phèdre, aurait le don, sans doute, de porter sur les nerfs de M. Paul Claudel: il ne croit guère à une vérité où le corps resterait à la porte et ne serait pas de la partie. Il ne voudrait plus d'un monde où l'on se passerait des sens, comme on a pu l'imaginer dans certaines fantasmagories boréales de Swedenborg; et puisque nous vivons dans un corps, puisque c'est dans un corps que nous avons à faire notre salut et que ce corps, tout infirme qu'il est, a pourtant été revêtu par le Fils de Dieu dans le ventre d'une femme et sanctifié par son Incarnation, il trouverait étrange de faire la petite bouche et de feindre de n'accepter ce vieux compagnon qu'à regret, comme un malotru et un indésirable.

Il lui arrive bien, çà et là, de n'en parler qu'avec pitié; il lui arrive de se plaindre avec un peu d'humeur de « cet absurde corps » 16, comme on gémit des caprices et de la mauvaise tête d'un vieux domestique qui fait des siennes. Mais en réalité, il ne faudrait pas le prendre au mot !

Le fond des choses, pour un homme comme lui, qui ne conçoit rien d'abstrait, pour qui l'abstraction est la mort, c'est que le corps et l'esprit, la chair et le sang (et le reste) forment un amalgame, un bloc indéchirable, et qu'il faut se servir de l'outil tel qu'il est, puisque nous n'en avons pas d'autre et que c'est cet être impossible, cette créature de ciel et de boue, de faiblesse et de lâcheté, de flammes, de désirs et d'orgueil qui doit s'appliquer tout entière au travail de la connaissance et à l'oeuvre de la rédemption.

Non, Claudel ne divise rien, il exècre tout ce qui sépare, tout ce qui dissèque, tout ce qui détruit :

l'analyse, la critique, l'esprit d'examen et de sécheresse. Il est profondément anti-intellectuel. Anticartésien plutôt (soyons précis) : Ce n'est pas l'intelligence, instrument admirable, merveilleux outil de classement, d'ordonnance et de discernement, qui lui paraît à dédaigner : méprise-t-on un organe indispensable à l'existence, un appareil à débrouiller et démêler les choses, œil de notre action pratique et principe de toutes nos architectures, de nos représentations du cosmos, y compris l'immense cathédrale de saint Thomas d'Aquin ?

Ce n'est nullement au bon sens que Claudel fait la guerre : ce qui l'horripile, ce qu'il combat, c'est la raison en soi, la Vernunft conçue comme puissance et comme maîtresse unique ou plutôt comme tyran, c'est le Cogito tenu pour la forme de l'être et pour le tout de l'homme, pris pour le synonyme de l'âme tout entière et l'acte même de la conscience.

C'est prendre la lanterne pour la lumière, et en même temps pour l'objet qu'elle éclaire: si on peut séparer ici l'objet et le sujet, la flamme de la mèche qui la supporte et de l'huile qui la nourrit. Comme si tout cela n'était pas « donné » à la fois, ne faisait pas partie du même être.

Et c'est la grande querelle de l'auteur avec certaine école libérale-protestante, sa bête noire, d'une part, de l'autre avec un humanisme scolaire et purement verbal, tel qu'il s'est constitué depuis la Renaissance, et auquel il reproche justement une psychologie exsangue (ces petits personnages falots appelés « facultés» et qui agissent chacun pour soi, comme des poupées sans entrailles, à mille lieues de toute véritable humanité).

Même dans notre état déchu, puisqu'il faut bien compter avec la faute d'Adam, un Claudel n'admet pas aisément que notre frère le corps,

comme disait saint François, ne soit que pourriture, ordure, rien qui vaille. On a beau le traiter de guenille, de bourrique : l'âne de Balaam voyait l'Ange, que le prophète ne voyait pas. Notre corps a été fait par Dieu à son image; le péché même n'eflace pas la signature divine, l'empreinte digitale du Créateur sur notre argile. Notre chair en conserve des vestiges et des traces, comme une sorte de filigrane toujours visible à travers la pâte, par transparence. Il reste dans ce corps misérable une « aptitude à Dieu », une attente, une possibilité du divin qui subsiste au milieu des ruines et de notre détresse, comme un débris de notre origine et un signe de notre vocation.

Il y a ainsi, dans la texture de notre être charnel, une sorte d'appétit organique, un outillage complet, une sensibilité toute prête pour l'appréhension de l'invisible, la connaissance de l'Ineffable : organisme préexistant, qui précède et qui conditionne toute

démarche de l'esprit. Déjà, dans ses Exercices, saint Ignace avait appelé à son secours toutes les ressources de la nature, la « composition de lieu» l'« application des sens », afin de donner aux représentations de la Foi, aux scènes du Calvaire, du Purgatoire, de l'Enfer, un puissant degré d'énergie. Il fait jouer au profit de la religion les ressorts du pathétique et de l'imagination.

Mais que dire d'un Claudel, passant méticuleu- sement cette revue ou cet inventaire des cinq sens, interrogeant l'odorat, l'ouïe, le goût, la vue et le toucher considérés dans leurs approches et leurs opérations, pour sentir, entendre, goûter, voir, palper ce qui est sans forme et sans visage, inventant cet essai de physiologie sacrée, cette biologie du divin, comme si notre corps (de même que toutes les créatures) était une machine à percevoir le Mystère, une pellicule photographique secrètement sensibilisée,

où il ne resterait, par un traitement approprié, qu'à révéler l'image de Dieu.

Peut-être n'y a-t-il pas chez Claudel de texte plus central. Cette physique du surnaturel, cette conformité avec Dieu (comme on l'a dit du Saint qui portait dans ses membres l'impression des plaies de la Croix), cette implantation de Dieu dans notre chair, cette idée qu'il y a en nous, dans ce corps périssable, une sorte de fonction divine, quel spectacle ! Rien de plus caractéristique de la pensée de l'auteur et de ce génie profondément catholique et anti-rationaliste qui est le sien, le plus opposé qui soit à l'esprit de Descartes et de Kant : dans son immense respect pour l'œuvre de la Création, il refuse de dédaigner cette nature charnelle, si étroitement associée à notre être moral ; il ne repousse pas ses services, il ne rudoie pas l'humble goujat ; il ne chasse pas la « bête » à coups de pieds, comme

faisait le P. Malebranche. Il lui accorde un rôle. Il la recrute pour le Ciel.

L'esprit, selon lui, ne saurait poursuivre tout seul son jeu à part : c'est notre être tout entier qui agit, qui pense, qui connaît (co-naître, «naître avec», on sait quel sens ésotérique M. Claudel attache à cette expression singulière). Dieu n'est pas sensible seulement à notre intelligence. Pendant la méditation les sens ne sont pas endormis. Ils veillent ; la poitrine respire, le coeur bat, nos rythmes vitaux continuent, le corps plus ou moins sourdement accompagne notre activité cérébrale et aide à tâtons son travail, comme un chien près de nous qui caresse son maître absorbé.

Ce n'est pas tout. Puisque la Création est une oeuvre homogène, comme le confirment chaque jour davantage toutes les observations, ne peut-on tirer de là des conséquences importantes. Les savants (et

ils ont raison, et ils ne s'en font pas faute) se permettent de conclure de l'animal à l'homme et de l'inférieur au règne supérieur. Pourquoi n'en ferions- nous pas autant et n'appliquerions-nous pas cette méthode pour inférer de l'homme à quelque chose de transcendant? D'autant qu'un document développé et détaillé, tel qu'est pour nous notre corps, nous fournit plus d'éclaircissements sur ce qui nous dépasse que ne peut en donner sur nous la version rudimentaire ; sans compter que nous disposons ici (outre l'étude objective) d'un instrument précieux, qui est la conscience intime, l'intuition, la sympathie. Tout ce qui existe autour de nous, soit en dessous, soit en dessus, nous avons la faculté, non seulement de le connaître extérieurement, mais de le yivre par l'intérieur, de le reproduire, de l'« exister» (comme ose l'écrire M. Claudel par un audacieux emploi de cet intransitif) : nous pouvons le mimer,

le jouer comme un acteur joue tel ou tel personnage, comme le sauvage ou l'enfant « fait » le loup ou le lion.

Ainsi, en partant de notre corps, nous y trouvons des similitudes, des rapports avec tous les êtres de la création et même des semences, des amorces d'une « Imitation » de Dieu (comme il y a l'Imitation de Jésus-Christ) un commencement, une ébauche motrice, viscérale de la connaissance du Créateur, qu'il ne tient qu'à nous de développer et de perfectionner. Et à cet égard, les Livres Saints nous offrent, pour nous conduire, une variété inépuisable et un écrin d'images que Claudel ne se lasse pas de traduire et de commenter, images, dit-il, qui n'ont rien de commun avec nos vaines figures de rhétorique, mais où il se plaît à reconnaître les lois d'une délicate technique psychologique, associée aux règles de l'analogie la plus exquise, si bien que le Livre Sacré nous

apparaît comme le plus complet des manuels mystiques et le guide le plus profond de la vie intérieure.

Sur ce propos de l' analogie 17, M. Claudel ne tarit pas; il se trouve là sur son terrain, qui n'est autre que l'univers. Il me faisait l'honneur de m'é- crire : « Si la devise per visibilia aJ invisibilia est vraie, la réciproque, per invisibilia ad visibilia, ne l'est pas moins. Nous apprenons à regarder la nature comme l'illustration réelle sous nos yeux de vérités ineffables. Ce n'est plus une enluminure, un bario- lage grossier et brutal, c'est une représentation sacrée, un « Mystère » dont nous sommes les acteurs pénétrés d'admiration, d'intelligence et de respect. L'eau, l'air, le feu, le soleil, le ciel, les animaux, les plantes, une lampe, une figure d'enfant, un mur, une porte, mon Dieu! que c'est beau et comme tout cela retentit en nous. Comme tout cela est significatif. » C'est armé de cette idée d'homogénéité que

M. Claudel n' a pas craint de s'attaquer, sur les traces de saint Denys et de saint Thomas, à cette création invisible qu'est le monde des anges, dans un dernier essai sur lequel je reviendrai en terminant.

III

La seconde partie, plus proprement exégétique, n'est pourtant pas privée de liens avec la première. Elle se compose de deux morceaux sur des endroits difficiles et obscurs de la Bible. De même que la Création n'est pas un bric-à-brac, une foire et une loterie de choses disparates, mais « l'exposition incessante, régulière et toujours nouvelle d'un plan raisonnable et beau », de même l'histoire n'est pas un bafouillage, un rêve d'ivrogne, un conte d'idiot, une répétition monotone et incohérente ou quelque clapotis d'événements insignifiants, comme le sont, par exemple, les annales de la Chine ou ces petits tourbillons de poussière que nous montrent les chroniques du Khalifat de Cordoue.

Au carrefour des deux grandes civilisations antiques, celle du Nil et celle du Tigre et de l'Euphrate, nous voyons se former un mouvement qui peu à peu prend une direction, une orientation, un sens. Un groupe d'hommes prend mystérieusement conscience d'une mission, d'un appel, d'une promesse qui lui a été faite, d'une espérance que les générations successives se passent l'une à l'autre comme une consigne, un mot d'ordre. Il ne lui est plus permis de s'arrêter dans le présent. Il n'a plus le droit de jouir tranquillement de la vie. Marche, marche ! Il a fait un pacte avec l'Eternel. Il ne peut tenir dans l'instant. Il est bon gré mal gré le peuple de l'avenir. Il est destiné, il est voué. Son sacrement s'appelle « Passage ». Sa fête principale, celle des Tentes ou des Tabernacles. Ses maîtres sont des inspirés qui le flagellent et le fouaillent et ne lui tolèrent aucun repos. Marche, marche ! Son désir le travaille, il est

malade d'absolu. Il a les malaises, les dégoûts, l'inquiétude et l'insomnie, les nausées de la femme enceinte. Il est dans l'état du poète « en qui grommelle le poème », à cause de ce Dieu dont il est chargé d'accoucher et qu'il porte douloureusement, malgré lui, dans ses flancs.

Je ne peux pas m'attarder sur les explications que donne M. Claudel des deux exemples qu'il a choisis : la prophétie d'Isaïe (Ch. VII-XII) concernant la Vierge Marie (Ecce virgo concipiet, voici qu'une vierge va enfanter) et celle de Balaam concernant la venue du Messie. Dans les deux cas, il s'agit d'un épisode de rien du tout dont le prophète prend prétexte pour accrocher l'imminence d'un événement formidable, duquel va dépendre le salut de l'espèce humaine. On se demande comment ceci sort de cela et comment on peut greffer sur une cause si menue la grandeur de l'effet, comment une prise de bec

entre un roitelet juif et un nabi de Jérusalem peut déclencher à distance des suites aussi énormes que l'Incarnation et tout ce qui s'ensuit. C'est du reste l'énigme d'Israël et le mystère incompréhensible du peuple de Juda, que l'importance démesurée que devait prendre pour l'univers ce qui se passe dans ce minuscule coin du monde et ce qui n'offre en soi que l'intérêt d'une dispute de Bédouins. Comment expliquer les échos que devaient répercuter ces faits-divers infimes et comment l'Esprit-Saint (je laisse parler M. Claudel) a-t-il pris la peine de s'en faire le greffier ? Comment rattacher à une tige si chétive et si rabougrie l'histoire prodigieuse de l'Eglise universelle et le remue-ménage des empires et tout le tremblement ?

« C'est qu'il ne faut pas oublier, répond M. Claudel, que la Bible est un poème et qu'un Poète là-dessus a bien le droit de dire son mot, autant ou plus que

les érudits et les archéologues ». Tout en présentant ses idées comme de simples aperçus, des conjectures gratuites et toutes personnelles, il ne peut pas ignorer qu'il en sait sur ce sujet plus long que les professeurs. Il sait « comment c'est fait». Il y a entre lui et le prophète sacré une sorte de connivence et une complicité d'artistes J'ai connu chez Rodin, cet autre Jupiter, un sentiment tout à fait analogue, l'assurance de se trouver du même côté que la Providence et d'être de moitié dans le secret du Créateur : Dieu était un peu son compère.

Avec des nuances différentes et ce qu'il faut y ajouter de piété catholique, Claudel ne peut pas s'empêcher de se sentir, lui aussi, comme disait le charmant ami de Péguy, Dom Baillet, « dans la manche du Père ». Lui aussi, il est du métier. Il sait que le Créateur se conduit dans l'histoire exactement comme un auteur avec ses personnages,

se réservant le droit souverain de distribuer les rôles et d'en faire à sa guise, de promouvoir tel figurant ou de le ramener à l'état de comparse, si bien qu'une anecdote comme celle de Juliette ou de Françoise de Rimini, si elle est racontée par Dante ou par Shakespeare, ou celle de Mara et de la jeune fille Violaine, si le poète le veut, peut passer l'importance des Alexandre et des César.

Raison de poète, sans doute, mais la question est de savoir si la Bible est écrite pour la satisfaction de deux douzaines de philologues ou si elle doit continuer d'être ce qu'elle est depuis des siècles, un exemple, une leçon, une fable, une morale, la consolation du monde. Dans ce débat, il nous sera permis de pencher pour le poète. Car Claudel a beau faire pour nous faire oublier qu'il l'est et l'oublier lui-

même, il ne tient pas à lui de ne plus l'être, et il l'est même plus que jamais. Témoin le morceau final ou plutôt le fragment qu'il appelle modestement Seconde Note sur les Anges et qui termine le volume. C'est une de ses pages les plus miraculeuses.

Il s'agissait d'un corollaire au traité de saint Thomas d'Aquin sur la Nature les Anges, cet ouvrage étonnant qui frappait, dit-on, Michelet de stupeur et l'accablait d'admiration par la puissance de réalité dans la construction de l'invisible, comme le travail de Cuvier partant d'un ossement pour restituer un animal d'une faune disparue. Le centre de cette étude est, bien entendu, le fameux chapitre de la vision d'Ezéchiel (Ez. 1 4-28, X 2-21), ce morceau vertigineux, plein de chars, de machines volantes faites de roues, de moyeux, d'ailes, d'yeux, de flammes, de rubis, et que Claudel assimile à nos dynamos, à nos turbo-moteurs, comme il se sert

ailleurs de l'histoire naturelle, de la géographie, de la biologie 18 : car il n'est nullement brouillé avec la science, dont il connaît et apprécie les résultats (tout particulièrement dans les sciences naturelles) ; il n'en veut, encore une fois, qu'à l'orgueil de l'esprit, à l'insupportable pédantisme.

Cela s'encadre dans un développement sur la carte du ciel, telle que nous la montrent certaines photographies : prestigieux nocturne, ruisselant de flamboiements, d'incandescences sur fond noir, de chevelures, de météores, de lyres, de zodiaques, de constellations, de ces écroulements de braises qui éblouissent dans les vitraux. Pages qu'on dirait écrites avec un charbon de feu et qui se placent à côté de l'épilogue du Traité Je la Concupiscence, sur le même rang que les Cinq Grandes Odes et que la Cantate à trois voix ou que les Pythiques de Pin- dare, parmi les hymnes souverains du lyrisme.

On ne peut résister à la joie de copier quelques cadences de cette prose prestigieuse : c'est une Invitation au voyage, qui n'a rien de Baudelaire.

« Tel que Magellan pour la centième fois attaquant ce parchemin mouillé par l'Océan,... ainsi quand l'attention et l'étude font la nuit autour de l'esprit, je me promène sur les rivages étoilés et je traite avec ces points innombrables qui, du fond de l'Infini, viennent lapper mes pieds lame à lame. Désirables populations ! Richesses en comblant le cœur qui ne font qu'aiguiser l'enthousiasme ! Quand sera-ce mon tour de partir? Quand plongerai-je à corps perdu dans le Paradis mathématique ? Quand, associant mon élan à ces immenses forces entrecroisées, m'embarquerai-je enfin sur cette Mer intellectuelle et planterai-je une route inflexible vers ces constellations au-dessus de moi l'une sur l'autre qui équilibrent dans le noir leurs édifices algébriques ?... »

Puis, ayant décrit avec un bonheur inouï ce « Sahara lumineux » et le fourmillement de l'« immense rizière » :

« Cette étoile là-haut, continue le poète, si nous faisons semblant de croire les astronomes, quand ils font semblant de savoir ce qu'ils disent, le trait qu'elle nous décoche est parti de son arc il y a je ne sais combien de milliers ou de millions d'années ou de siècles, cet atome lumineux qui fait briller à minuit le verre de notre montre, il est contemporain Je notre nourrice mythique la Nébuleuse, quand elle tenait le poupon Terre e;vje loppé dans ses chrémeaux de mousseline et le sevrait peu à peu Je cette goutte empruntée à la Voie Lactée... »

En lisant ce texte splendide, comment ne pas se rappeler Pascal (« Le silence de ces espaces infinis m'effraie ») et l'angoisse du penseur devant le désert de cet univers qui accable son néant. Désert dont nous

avons aujourd'hui démesurément reculé les bornes, en calculant les distances et les millions d'« années- lumière » qui nous séparent de ses frontières. Que sommes-nous, qu'est l'homme en présence de ces gouffres de chiffres et de ces avalanches de nombres ? Comment ne pas perdre contenance en face de ces torrents et de ces fumées de mondes qui roulent dans des abîmes de nuit et dans des solitudes au delà de tout ce que nous pouvons compter?

Eh, bien ! cette objection, Claudel « l'engloutit d'une bouchée ». Il y réplique par un hourrah et un cri de triomphe : « C'est à ça que j'appartiens ! C'est pour cela que je suis fait. C'est là-dedans que je suis chez moi». Cri sublime de joie et de défi, qui fait penser à celui de Dante :

o gloriose stelle ! O lume pregno Di gran vlrtu... 19

et qui rappelle encore la page illustre de Bergson sur « notre grand corps », celui qui n'est pas enfermé dans notre peau, mais qui comprend tout l'ensemble de ce qu'atteignent nos sens et qui s'étend jusqu'aux étoiles. Ainsi, dans le ciel, le poète retrouve ses titres. Il y attache notre noblesse, comme on voit, dans les miniatures, le « microcosme », l'être humain, rattaché aux planètes par des fils d'or, dépendre des mouvements et de l'influence des astres.

Oui, cette page extraordinaire joue, à la fin du livre, le même rôle qu'à la fin de la Comédie dantesque occupe la Rose du Paradis; c'est le même bonheur et c'est la même ivresse. Il y a une école chrétienne qui est une école de terreur. « Custos, quid Je nocte ? Garde, que dit la nuit ? » C'est la nuit qui atterre d'horreur le géomètre désespéré de Port-Royal. C'est la nuit qui inonde de bonheur le mystique saint Jean de La Croix. C'est elle qui raconte à Claudel

la gloire de Dieu et les nouvelles de son amour.

« Comment, répond-il, peut-on être effrayé d'une prairie ? Est-ce qu'une étoile n'est pas aussi familière à nos coeurs qu'un brin de muguet, aussi désirable qu'une escarboucle ? Nous n'avons qu'à la cueillir. » Il est à l'aise dans la nature. Ce firmament prodigieux, ces pavillons nocturnes, ces broderies de nébuleuses, ces cataractes d'étincelles dont chaque goutte est un soleil, ce monde qui remplit l'auteur des Pensées d'épouvante, ce monde est sa patrie: il y voit le luxe du Père, la fête solennelle que le Créateur se donne à lui-même ; il aspire, il salue de loin, comme le « Voyant » Rimbaud, ces « plages où l'attendent de blanches nations en joie ».

Que d' autres ne voient dans le monde qu'un Dieu vengeur, en courroux contre le crime et le péché ! Il sait, lui, que la Création est une œuvre de bonté 20. Il sait que Dieu l'a faite à son image et à sa lou-

ange, comme l'artiste crée pour son bonheur. Claudel est de ceux qui acclament le Divin Auteur dans son ouvrage. Il ne se connaît pas pour un exilé sur ce tas de boue, jeté pour son châtiment dans un bagne perdu dans les bas-fonds de l'univers, mais pour un fils de Roi, pour un enfant de Dieu qui accède à son héritage et qui, dès cette terre, peut entrer en possession de son royaume. En dépit des erreurs, des souffrances, des catastrophes, des guerres, il suffit de jeter les yeux autour de nous sur les choses les plus simples pour que notre cœur bondisse d'allégresse: pour délivrer le monde du Mal, il suffit de le regarder avec amour: un amour qui réponde à celui « qui meut le soleil et l'armée des étoiles ». Alors, plus de dissonnances : tout se résoud dans un accord.

« Custos, quid de nocte ? » Nous sommes à présent dans la nuit. Jamais, dans ce monde disloqué, il n'y a eu des haines plus furieuses, des colères plus

démentes et des égarements plus violents. Et cependant : « Qu'est-ce que le Ciel, s'écrie le poète, et qui peut y lire autre chose qu'une proclamation de paix ? » Cette phrase aujourd'hui fait rêver.

Béni soit celui qui la pense et qui ose l'écrire en dépit des désastres. L'homme moderne, sevré de la prière, avait perdu le sens de la vie, la notion de ses vrais rapports avec la Création. Mais voici le Poète portant le monde dans ses mains, et il nous rend le don de Dieu.

APPENDICE

1 Excepté la brochure Ainsi Jonc, encore line fois, qui contient quelques poèmes de guerre. Ce recueil, publié le 20 mai 1940, a été englouti dans le désastre ; à peine quelques exemplaires en sont parvenus dans le public. L'auteur a imprimé depuis le texte de son bel oratorio, l'Histoire Je Tobie et de Sara, écrit pour Mmc Ida Rubinstein et qui, je crois, n'a jamais été représenté.

2 Cent phrases pour éventails, Tokyo, 1927.

3 Feuilles Je saints, p. 174.

4 Les Cahiers lit Rhône, n° 3, avril 1942.

5 Feuilles Je saints, p. 190 « Si ce sont des damnés qui témoignent de la justice, il n'y en aura jamais assez ».

6 « Le premier verset de ce grand Livre que je repris le soir de ma conversion pour ne plus le lâcher jamais... ». (Présence et Prophétie, p. 255).

7 Averro;s, che'l gran commento feo. Inf. IV, 144.

8 « Le sort d'un point à un autre me promène sans aucune [espèce d'égard ou de transition.

Il faut que je m'arrange comme je peux de ce Brésil qui se [juxtapose au Japon.

La vie des autres va Je son pas Jans le paysage continu.

- La mienne suit sa ligne sur Jes feuilles interrompues.

Et parmi les circonstances pour moi d'un seul coup qu'on [déplace comme des lambeaux de papier,

Mon âme furtivement passe entre des mondes décollés. » (Feuilles Je saints, p. 1 10.)

9 « Seigneur, qui m'avez fait pour proférer la parole et [connaître la vérité, Délivrez ma pauvre âme un jour de ces choses qui n'ont [pas de nécessité. »

(Feuilles de saints, sainte Thérèse, p. 70.)

10 II y a les Saints qui ont résolu la question une fois pour [toutes. Il y a les Saints qui laissent le monde où il est et trouvent [plus simple d'occuper immédiatement l'éternel. Je n'ai qu'à faire silence pour que Dieu parle, et pour en[tendre mieux vaut peut-être que j'écoute. Pourquoi n'aurais-je pas passage vers Lui dès ce moment, puisque Lui aussi compte parmi les choses naturelles... (Feuilles de saints, p. 168.)

11 Feuilles de saints, p. 182.

12 ibid., p. 182.

13 Et je dis que tous ces frères avec nous si c est pour essayer de combler l'infini qui manque à notre gratitude, « Il n'y en a pas assez! » (Feuilles de saints, p. 190.)

14 « Une phrase musicale, par exemple, peut nous atteindre d'une manière aussi forte et variée qu'une forme visible. Elle a une individualité, c'est une espèce de personne rythmique et sonore. Une note, si claire en sa pureté qu'elle soit à l'oreille du musicien, n'est qu'une suite de vibrations amalgamées et rendues simultanées par notre seule perception. » (Présence et Propltétie, p. 2 3 7).

15 M. Paul Claudel a narré lui-même cette anecdote dans une conférence faite à Baie, récemment publiée dans les Cahiers Ju Rhône (n° 2, p. 17-37, avril 19 4 2).

16 « C'est embêtant de subir la grosse machine corporelle, quand nous savons que nous sommes faits pour lui commander... » (Feuilles Je saints, p. 168.)

17 « Saint Bonaventure, l'inventeur de ce magnifique instrument de l'analogie, plus fécond encore que le syllogisme de saint Thomas, et qui se formule ainsi :

A est a B ce lue C est a D.

«Vous voyez la richesse infinie des applications. » (Extrait d'une lettre de Claudel).

18 II faut transcrire ce curieux passage, où le vocabulaire, la machinerie verbale d'Ezéchiel, évoque l'outillage d'une centrale électrique, où nous sommes invités à considérer dans la Bible une stupéfiante anticipation du siècle d'Edison. Voici le texte de Claudel :

« Turbo, electrum, scintilla?, ignis involvens, rotœ in rotis, volubiles, c'étaient là des mots à peu près vides de sens pour un théologien de la Sorbonne ou de Salamanque... En est- il de même pour nous ? Les turbo-moteurs, l'électricité, les dynamos, qui sont littéralement des roues dans des roues, les transformateurs, les oscillateurs et les bobines, les décharges et les courants, les balais métalliques qui recueillent la foudre et la distribuent de tous côtés en un flux de force et de feu, est-ce que ce n'est pas là l'ambiance même où nous vivons? L'imagerie d'Ezéchiel a trouvé son équivalent sur terre et son équipement mystique se relie pour nous sans difficulté comme un flot triphasé aux installations du Niagara et du Dniep- rostroy... N'est-il pas naturel qu'ti mesure que nous tournons sur terre les pages du Livre Je Id science et de la découverte 1111 nouveau chapitre de la Bible e'ternelle nous devienne assimilable?» (Présence et Prophétie, p. 256.).

Cf. en d'autres endroits du livre les étonnants passages sur l'embryogénie et l'anatomie de l'œil (p. 89 et sqq.) avec les figures empruntées aux gravures de l'En,-yclopaelia Britannica, la note sur les phénomènes du mimétisme et de l'homochromie des poissons d'après le « passionnant ouvrage » de M. Paul Bignon (Introduction à la biologie expérimentale), la merveilleuse rêverie sur les atlas célestes (p. 233, sqq.).

Loin de se méfier de la science, on le voit, ou de la tenir pour contraire au mystère, le grand poète y sent une amie :

tout progrès de la connaissance, tout ce qui nous aide à pénétrer dans les secrets de la nature, ne fait que multiplier nos rapports et nos points de contact avec l'œuvre divine, accroître le langage et les ressources de l'adoration. Toute découverte dans l'ordre naturel (et Dieu aussi, pour lui, est parmi les choses naturelles, Feuilles Je saints, p. 168) ne peut, selon lui, à le bien prendre, que vérifier la Bible: il ne saurait y avoir de contradiction entre deux ouvrages de Dieu, dont l'un n'est que la traduction ou la transcription de l 'autre. Il n'y a, je le répète, que la critique biblique, ou la sociologie, la prétendue science religieuse à la Dürkheim, la philosophie mécaniste, qui lui soient en abomination. C'est une antipathie de race, une aversion congénitale pour tout ce qui nie, et tout ce qui n'a pas le respect du sacré.

18 Par. XVIII, 73.

20 « Quelle sottise que de parler de la férocité de la nature ! Où l' on voit férocité, je vois communion et sacrifice. » (Extrait d'une lettre de Claudel.)

TABLE DES MATIÈRES

Claudel présent 1 1 Claudel et la Bible ............. 35 Appendice '.' .......... 91

IL A ÉTÉ TIRÉ UNE ÉDITION DE LUXE A CINQUANTE

EXEMPLAIRES SUR VÉLIN CUVE JOHANNOT AU FORMAT SPÉCIAL DU PAPIER (20 X 26 CM.) AGRÉMENTÉS DE TITRES ET LETTRINES EN ROUGE, NUMÉROTÉS I-L, DONT QUINZE EXEMPLAIRES NOMINATIFS RÉSERVÉS AUX « AMIS DE LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ »; CENT EXEMPLAIRES

SUR ALFA SURFIN, NUMÉROTÉS DE 1 à 100.

EXEMPLAIRE

CE LIVRE, ÉDITÉ PAR W. EGLOFF A FRIBOURG,

A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 25 SEPTEMBRE 1942,

SUR LES PRESSES DE

L'IMPRIMERIE GALLEY & C" A FRIBOURG.